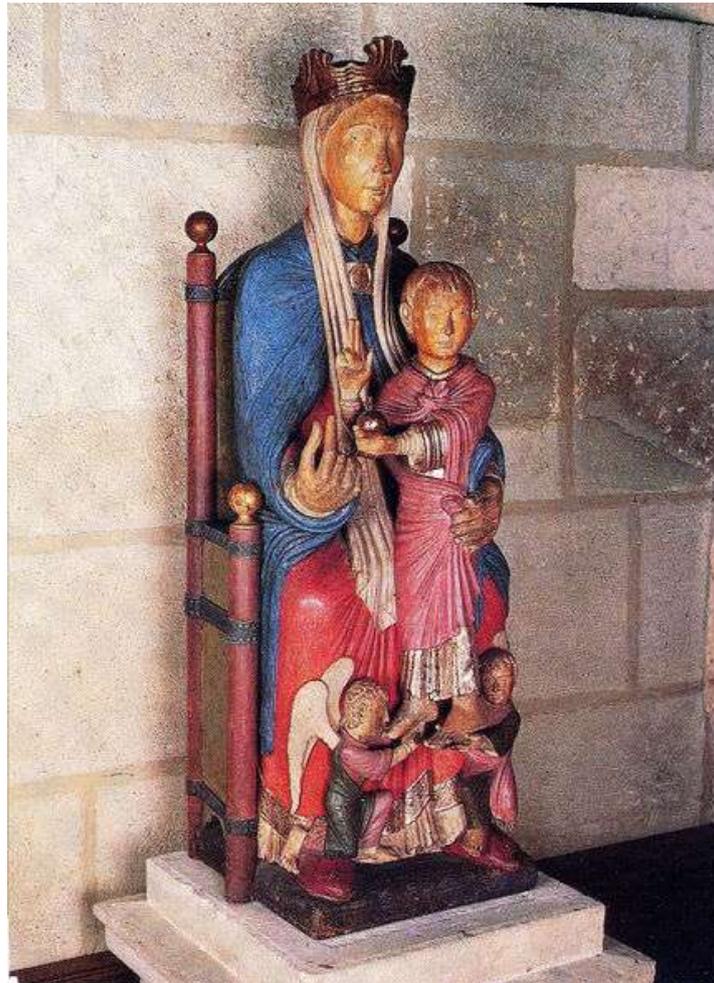


Bérengère TURQUET



**L'enfant de la Diège**

---



C'était un de ces jours d'été où le soleil ne semble pas vouloir se lever, plombé par un plafond bas et pluvieux, un de ces jours suivants une période caniculaire étouffante où chacun attend l'orage avec espérance, comme une délivrance. Ce matin-là, à l'instar des trois précédents, un calme inhabituel régnait sur le centre de Jouy, la résistance ayant coupé le village du monde : plus aucun train, ni poste, ni réseau téléphonique. En ce 24 août 1944, les Jovaciens étaient dans l'expectative, cloîtrés chez eux dans l'attente d'un dénouement espéré depuis le débarquement il y a un peu plus de deux mois. D'aucuns racontaient avoir vu des soldats charger les voitures de valises et quitter les belles villas réquisitionnées depuis le début de l'Occupation, ce qui redonnait espoir à beaucoup. Depuis le début de la guerre, nombreux étaient les fidèles venus implorer Mon intercession pour mettre fin au conflit, pour améliorer leurs conditions de vie compliquées, pour les protéger ou sauver l'un des leurs, etc. Mon cœur de Mère ressent vivement toutes ces souffrances et soutient avec ferveur ces prières auprès du Très-Haut.

Tout à coup, une explosion terrible déchira la paix matutinale, ébranlant le quartier. Quelle frayeur ! Des aiguillages venaient de sauter, envoyant des bouts de rails défoncer avec fracas les toitures avoisinantes. Combien de morts s'ajouteront encore aux quarante-sept déjà présents sur le monument Vaudoyer de la place de l'église<sup>1</sup> ? J'étais à peine remise de ces émotions depuis quelques minutes qu'une silhouette se faufila dans l'église et vint se prosterner devant Nous. J'aime ces visites toujours singulières, où se mêlent amour, confiance, humanité, espérance, questionnement existentiel et quête spirituelle, mais hélas aussi souffrances, et parfois perfidies de quelques âmes égarées. Je dévisageai cette personne au comportement apeuré. Nos regards se croisèrent, Je lus dans son âme une grande confusion. Aux pieds des anges, telle une offrande à mon Fils, elle déposa prestement un panier rempli, et s'évapora aussitôt sans se retourner. Au milieu des linges, Nous découvrîmes avec attendrissement la fraîche bouille d'un nourrisson endormi. Sitôt l'ombre s'était-elle éclipsée que déjà les remparts de la rue Chamberlain<sup>2</sup> frémissaient de cette étrange nouvelle résonnant à contretemps de ce jour libérateur : *la Diège a un nouvel enfant !*

Le reste de cette journée si particulière, Je m'en souviens comme d'hier : des explosions en chaîne pétrifiant la population, les châteaux du Montcel et Petit Bois

---

<sup>1</sup> Actuelle place de la Division Leclerc

<sup>2</sup> Actuelle rue de la Libération

qui brûlent, puis l'arrivée de soldats parlant français, la Division Leclerc, les chars *Gascogne* et *Béarn* sur la place de l'église, la liesse populaire difficile à canaliser pour que les soldats puissent continuer à avancer, le capitaine Zagrovski qui prend un obus en pleine tête à 14 heures en haut de la côte de l'homme mort, les soldats faits prisonniers dans la cave de la mairie, etc. Un drapeau français fut accroché sur le fronton de l'église par un soldat. Les cloches sonnèrent à toute volée et le chanoine Le Bris, curé de Jouy, dit une messe au cours de laquelle Je fus remerciée par les fidèles pour Mon aide pendant ces années de guerre. Quant au panier retrouvé ce jour-là à Nos pieds, on n'en fit plus cas les jours suivants, la Libération teintant les conversations de nouvelles préoccupations. Un bébé ? D'aucuns ont vite dit que ce n'était qu'une fable. Une information en efface vite une autre, quelle que soit l'époque. Mais ce nourrisson M'avait été confié, il aurait donc ma protection : « Ô mon doux Jésus, regarde la tourmente du début de vie de cet enfant, entoure-le de tout le Calme dont il aura besoin pour grandir sereinement ! ».

\*\*\*

C'était un de ces jours d'automne où le soleil chauffe encore un peu les cœurs et les intérieurs, et où ses derniers rayons flamboyants teintent le ciel d'une palette fauve inspirante pour les artistes peintres de notre vallée du Josas, un de ces jours où l'on commence à chercher le confort d'un lieu douillet quand la fin de journée devient frisquette. Comme tous les jours depuis le début de la guerre, une jeune femme vint dire un chapelet avec beaucoup de ferveur et chercher en Moi le réconfort d'une mère. Suzanne M'expliquait ses joies et ses peines. Comme beaucoup de petites bretonnes issues de familles pauvres, elle avait été envoyée un peu avant 39 en région parisienne pour travailler, une aventure pour cette jeune fille qui ne connaissait pas grand-chose à la vie avec une mère morte avant ses dix ans et un père dépassé par ses sept enfants à nourrir. Elle avait trouvé un travail dans une blanchisserie de la rue Boutillier. Elle aimait l'ambiance de ce village qui lui rappelait le sien en Bretagne, avec sa place de l'église, sa gare, son hôtel de la gare<sup>3</sup> qui faisait guinguette, son marché couvert place de la Marne, la rue Oberkampf (un Allemand venu en 1760 pour créer une manufacture d'Indiennes) et ses commerces, etc. Elle avait découvert l'histoire de ce village et de sa célèbre toile aux scènes mythologiques ou bucoliques qu'elle trouvait très romantiques. Il y a peu, en portant

---

<sup>3</sup> Actuel restaurant *Le Robin des Bois*

le linge propre au château du Montcel réquisitionné comme kommandantur depuis 40, elle s'était fait la réflexion que Jouy attirait vraiment les Allemands de tout temps ! Mais aujourd'hui, après son chapelet, Suzanne me confia qu'elle avait eu la peur de sa vie ! L'officier avait hurlé sur elle dans cette langue qu'elle ne comprend pas quand elle était venue chercher le linge à nettoyer. Il avait balancé le linge sur le sol avec fureur et claqué la porte. Elle en tremblait encore de frayeur et s'était alors vue en prison ou fusillée ! Puis un jeune soldat, dans un français mâtiné d'un accent de l'est, lui avait expliqué que le linge n'était pas assez blanc, qu'il fallait être plus attentif à la qualité du travail et gentiment il l'avait aidée à tout ramasser. Il avait de beaux yeux bleus ce soldat. Il l'avait raccompagnée avec beaucoup de courtoisie.

Les semaines de cet automne 43 étaient passées vite. Suzanne venait moins se confier à Moi. Un jour, après le chapelet, elle Me dit avec inquiétude qu'elle évitait de parler à son amie Madeleine de son beau soldat qu'elle voyait régulièrement depuis ce mois de septembre. Lors d'une de leurs pauses au travail où elle l'avait évoqué, Madeleine s'était renfrognée et avait rétorqué d'un ton sec : « attention ma belle ! On ne fricote pas impunément avec l'ennemi ! ». Comme son regard était dur ! Suzanne n'avait pas reconnue son amie, sa grande amie depuis qu'elle habite Jouy, presque une sœur. Pourtant, son soldat était si gentil avec elle ; ils avaient appris à se connaître. Pour elle, ce n'était plus un soldat avec un uniforme allemand, mais un jeune homme serviable, amusant et attentif. Au fil des semaines, ils avaient pris l'habitude de se donner des rendez-vous discrets dans le petit cinéma *Le Portique* de l'avenue Jean Jaurès. Touchée par cette jeune femme pleine d'amour et d'innocence, J'intercédaï à ses prières : « Ô mon Fils Bienveillant, donne à Suzanne une Confiance inébranlable en Toi pour braver les tempêtes de sa vie ».

\*\*\*

C'était un de ces jours d'hiver où, derrière les arbres dépouillés et givrés, se révèlent les maisons aux toits fumants du Val d'Albian, un de ces jours où l'horloge semble anesthésiée par le froid, un de ces jours où le vent bouscule les vies par bourrasques et où les cœurs cherchent un sens aux difficultés de l'existence. C'est une dame âgée qui vint implorer Mon aide en ce jour d'hiver 2015. Des années que Je ne l'avais pas vue. L'âge l'avait rattrapée, dessinant sur son visage les sillons d'une vie pleine de renoncements, courbant son corps comme sous le poids de son âme qui, elle, était toujours aussi tourmentée qu'en ce jour d'été 44. La vieille femme

était en larmes, paniquée. Dans le fatras de ses prières absconses, je saisis qu'elle avait participé à un café des seniors au cours duquel un homme d'une trentaine d'années était venu poser des questions aux anciens. Professeur d'histoire au lycée franco-allemand de Buc, il disait préparer une thèse sur la vie en Seine-et-Oise<sup>4</sup> dans la décennie 40/50.

La vieille dame se reprit, et continua plus clairement : « Notre petit groupe d'une quinzaine de seniors s'est vite animé à l'idée de feuilleter nos mémoires à la recherche de détails précieux pour notre jeune historien. Il y avait même notre doyenne Marthe Croizier, qui n'était pas jovacienne à cette époque, mais nous raconta, comme elle sait si bien le faire, quelques anecdotes de sa vie d'ambulancière à la Croix Rouge pendant la guerre, ajoutant qu'elle n'avait rien fait de spécial, c'était comme ça, elle s'était adaptée aux circonstances. Bien sûr, conclut Robert un peu plus jeune qu'elle, mais tout le monde ne l'a pas ce courage. Il ajouta qu'il était dessinateur industriel et que son seul acte de bravoure pendant la guerre avait été de gratter les tickets de rationnement pour changer la lettre indiquant la catégorie, ce qui permettait d'augmenter les rations données. Mais sinon, il n'avait pas l'âme d'un résistant, avoua-t-il humblement et il s'était d'ailleurs marié rapidement pour échapper au STO. Jeannine ne put retenir son admiration, elle qui était encore petite fille pendant cette guerre. Elle allait à l'école Jeanne d'Arc<sup>5</sup>, avec l'institutrice Madame Hourtoule croyait-elle se souvenir, mais tout cela était vraiment loin, elle n'était plus si sûre, sa tête la trahissait souvent maintenant. Une autre Janine habitait avec ses parents une maison avec un bout de jardin, route de Bièvres. Pendant la guerre, ils cultivaient des pommes de terre dans un des petits potagers du Domaine de Vilvert<sup>6</sup> et élevaient des lapins qui, une nuit, ont tous été volés. Cette histoire réveilla Jacqueline qui ajouta que sa mère avait une chèvre et des lapins, et c'était son oncle qui se chargeait de les tuer et de leur ôter le pyjama. Elle était petite fille et avait peur des soldats et surtout de leurs chiens ; il fallait toujours faire attention. Micheline aussi allait à l'école Jeanne d'Arc, mais après la guerre, et elle montait et descendait des Metz à pieds deux fois par jour, car ils habitaient rue Carnot<sup>7</sup> et la cantine était trop chère. Mais avec l'habitude, la sente de

---

<sup>4</sup> Actuel département des Yvelines. Dénomination modifiée en 1968.

<sup>5</sup> Située rue de Beuvron, école fermée en 1984.

<sup>6</sup> Jardins potagers qui se trouvaient sur l'emplacement de l'actuelle résidence Péteineau, construite en 1964.

<sup>7</sup> Actuelle Rue Raoul Allavoine

la Butte à Guétin était avalée quatre à quatre ! [...]. On aurait sorti une vieille malle aux trésors qu'on n'aurait pas été plus ragaillardis ! L'homme écoutait avec intérêt tous nos souvenirs d'hier qui redonnaient jeunesse à tous. Il notait et relançait pour obtenir des précisions. Au bout d'une heure de souvenirs plus au moins joyeux, il aborda la thématique de la Libération, et après quelques échanges, innocemment, demanda si les uns, les autres avaient eu vent de l'histoire de *L'enfant de la Diège*. Claude s'esclaffa : « Le p'tit Jésus, il est pas né en 40, jeune homme ! ». Janine, qui semblait savoir de quoi on parlait, lança avec certitude que, selon elle, ce n'était qu'une légende de la Libération. « Une légende, dame oui ! ajouta Jacqueline, on n'a jamais su ce qu'était devenu ce bébé, même pas si c'était une fille ou un p'tit gars ». Monique la contredit : ses parents connaissaient bien Angèle Moye, l'infirmière. Le docteur Kurzenne était occupé ce jour-là à porter secours aux blessés dans un poste infirmier de fortune à la mairie et, en fin de journée, il avait également soigné Madame Vantieghem blessée par un obus. Alors, Angèle avait dû aller voir le bébé à la demande du gendarme Chapelot qui enquêtait pour trouver des informations sur l'enfant. Ce n'était donc pas une légende, elle le garantissait. « Mais cet enfant, ils en ont fait quoi ? interrogea l'homme, elle n'a pas été élevée au village ? ». « Oh, à l'assistance publique certainement, rétorqua aussitôt Janine, comme beaucoup d'enfants abandonnés ou orphelins de cette époque. C'était la guerre, monsieur le Professeur ! lui asséna-t-elle. Vous croyez tout savoir vous les jeunes, mais vous n' imaginez pas ce que c'était ! ».

Avec ce récit, les larmes de la vieille dame avaient séché. Elle Nous regarda, Jésus et Moi, et, le cœur lourd, soupira. Puis elle murmura qu'elle s'était tenue à l'écart de toutes les discussions du groupe, mais qu'à cette dernière question, elle avait su qu'il savait. Elle avait tant espéré que ce jour ne viendrait jamais. Du haut de ses 95 ans, cela faisait 70 ans qu'elle était tourmentée par cette histoire. Ses dernières années n'ont pas été paisibles. Quand on est jeune, on imagine toujours la vieillesse comme une pente douce, mais en réalité c'est bien plus violent ces pertes d'autonomie par paliers. Aujourd'hui, elle sentait que la vie s'en allait. Dévoiler la vérité permettrait peut-être à son âme d'être enfin en paix ? Me confia-t-elle. Devant cette belle quête de paix, Je me tournais vers le Miséricordieux : « Mon Jésus plein d'indulgence, Vois les tourments de cette femme. Donne-lui le Courage d'affronter les choix de sa vie ».

\*\*\*

C'était un de ces jours de printemps où le soleil caresse les jeunes pousses vert-tendres des grands arbres du bois des Metz dans lequel se croisent vélos et randonneurs, chiens tirant leurs maîtres du bout d'une laisse et simples promeneurs, un de ces jours où la nature renaissante nous enivre d'effluves mielleuses et nous éblouit des couleurs pastel de nos toiles de Jouy. Un de ces jours printaniers qui réveille tous les possibles ! Ce jour-là, telle une carte postale, le parvis de l'église, baigné de soleil, prenait vie, animé d'un côté par la terrasse remplie du Bonnard, de l'autre par les fleurs éclatantes de printemps disposées joliment devant la boutique du fleuriste. Dans le fond de l'église, l'orgue laissait le silence respirer, interrompu de temps à autre par les cloches tintant l'heure ou le bâillement de la porte. La lumière de cette belle journée, embellie au travers des vitraux, semblait signaler le chemin du divin par ses éclats azur remontant vers le chœur, amplifiant la quiétude du lieu d'une spiritualité venue d'ailleurs. Sur le côté, dans la chapelle de la Diège, les cierges brûlaient d'intentions et d'actions de grâce. Thomas vint s'installer devant Nous et Me scruta, s'interrogeant sur sa présence ici, lui qui ne croit qu'aux vertus de l'intelligence de l'homme. Il lut l'ex-voto placardé à Ma gauche : *A la Diège vénérée, la paroisse de Jouy reconnaissante de sa miraculeuse protection pendant la terrible guerre de 1939-1945 – Dei Genitrix intercede pro nobis*. Incrédule, il haussa les épaules. Pris dans ses réflexions, il sursauta quand Madeleine s'adressa à lui :

- Elle est étonnante et belle, hein ? Vous qui aimez l'histoire, savez-vous que cette Vierge était honorée au Moyen âge dans une chapelle là-haut sur le plateau de Saclay ? Et qu'ensuite elle avait été cachée dans une ferme pendant la Révolution pour la protéger ? Si bien dissimulée dans une niche d'ailleurs qu'elle en a été oubliée et redécouverte un demi-siècle plus tard seulement et...

- C'est vous qui m'avez donné rendez-vous ? Pour quoi ? Qui êtes-vous ?

- Je vous retourne la question. Je vous ai entendu au café des Seniors, vous semblez en savoir plus que vous ne le dites. Pourquoi vous intéressez-vous à *l'enfant de la Diège* ?

- Je vous l'ai dit, lui répondit Thomas avec une fausse assurance, je suis historien et je m'intéresse à la période fin de guerre/post-guerre. Lors de mes recherches aux archives départementales, j'ai découvert l'existence de cet enfant de la Libération et la photo du jeune soldat glissée au milieu des linges avec le nourrisson, laissant à

supposer que ce bébé était le sien, « un enfant de boche » comme on disait à l'époque. J'ai contacté le WAsSt<sup>8</sup> à Berlin, ce qui m'a permis de découvrir qui était ce soldat et qu'il était en poste à Jouy en 43-44. Et vous ? Que savez-vous ? Vous étiez à Jouy en 44 ? Connaissez-vous son histoire ? Sa mère peut-être ?

Madeleine ferma les yeux pour se donner du courage, inspira longuement et au bout d'un temps qui sembla infini, commença son récit : « Suzanne était mon amie, j'étais comme une sœur pour elle. Elle était très seule et isolée à Jouy, arrivée de Bretagne juste avant la guerre pour trouver du travail. A l'époque, il y avait plusieurs blanchisseries à Jouy et du travail dans les belles maisons et châteaux. Nous sommes vite devenues inséparables. Fin 43, elle est devenue plus distante ; on se voyait moins, je ne comprenais pas pourquoi. La veille de la Libération, j'avais entendu des rumeurs sur le départ des Allemands et comme elle n'était pas venue au travail, inquiète, je suis passée la voir chez elle. Une intuition peut-être. Je l'ai trouvée pliée en deux de souffrance. Près d'elle, la photo d'un soldat allemand et une belle lettre d'amour en français, tellement lue et relue que le papier en était déchiré par endroit. Suzanne, entre deux souffles difficiles, m'expliqua que ses maux de ventre avaient commencé il y a plusieurs heures par intermittences ; elle était comme transpercée, comme si son corps allait se déchirer. Elle avait peut-être été empoisonnée ? (il y avait eu des cas d'empoisonnement d'eaux en Bretagne). Elle ajouta qu'elle allait sûrement mourir et que je devrais prévenir son père. J'étais paniquée, je ne savais pas quoi faire. Plus les minutes passaient, plus elle souffrait. C'est horrible de voir quelqu'un qu'on aime souffrir sans pouvoir rien faire, on est impuissant, on se sent inutile. Comme le couvre-feu était dépassé, je suis restée à ses côtés, lui tenant la main, en priant, incapable de trouver une solution, persuadée qu'elle allait mourir. Tout à coup, après une nouvelle vague de douleurs, un mélange d'eau et de sang coulèrent de son bas-ventre, et elle eut envie de pousser. Je compris instantanément qu'elle accouchait ! Mais elle n'était pas enceinte, comment pouvait-elle accoucher ? J'avais déjà assisté à un accouchement, on accouchait souvent chez soi à l'époque. En quelques minutes, le bébé était là, tout petit, peut-être un peu prématuré, on ne saura jamais, mais il a tout de suite crié, gigoté et semblait aller bien. Suzanne avait perdu connaissance, épuisée de toutes ces heures de douleurs. J'avais le bébé dans les bras, il y avait cette photo d'un soldat

---

<sup>8</sup> Bureau des états de service des soldats allemands pendant les deux premières guerres mondiales

allemand, cette lettre d'amour et mon amie inconsciente d'être mère et d'avoir été enceinte. J'étais retournée. J'en voulais à cet homme de lui avoir fait ça, à cet enfant qui était pour moi à ce moment-là le diable incarné ! Vous savez, aujourd'hui on parle parfois des dénis de grossesse dans l'actualité, mais à l'époque, je n'en avais jamais entendu parler. Accoucher sans être enceinte, c'était démoniaque ! Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous étions comme des sœurs Suzanne et moi, je me suis sentie responsable d'elle, de son avenir, de son salut. Cet enfant représentait un danger trop important : on allait la traiter de collabo, elle serait traînée dans la boue et cet enfant serait maltraité par les autres gamins. D'ailleurs, les jours suivants me confortèrent dans ma décision quand j'ai vu le sort qu'ont subi tant de femmes qui avaient aimé des soldats allemands, sans compter plus tard les moqueries à l'école vis-à-vis des *enfants de boches*. J'ai donc pris la décision de la déposer à la Diège dès potron-minet dans un panier de linges que Suzanne avait chez elle, du linge des Allemands... Suzanne n'a jamais vu l'enfant. Quand elle s'est réveillée, je lui ai expliqué qu'elle avait fait une hémorragie, que ça arrivait parfois chez certaines jeunes femmes en âge d'être mère. Elle était très naïve sur ces choses-là par manque d'éducation, elle a cru ce que je lui disais. De toute manière, elle ne savait pas qu'elle avait été enceinte. Il faut remettre les choses dans leur contexte, je devais prendre une décision rapidement et Jouy allait être libéré sous peu. Mais c'est une culpabilité que j'ai portée toute ma vie, me demandant ce qu'aurait été la vie de Suzanne avec cette petite fille et ce qu'était devenue la petite... car oui, c'était une fille, mais ça, je crois que vous le saviez. » Madeleine se tut, épuisée de ce monologue narré d'un souffle, les yeux brillants d'émotion. Je les regardai tous les deux, attendrie, heureuse de voir la vérité surgir et les reconforter. Mon Jésus portant dans sa main le globe, semblait l'arborer plus ostensiblement comme pour rappeler combien ce monde était petit.

Thomas n'avait pas interrompu Madeleine pendant cette longue confession qui éclairait les zones d'ombre lui faisant encore défaut. Il semblait remué, avalant sa salive comme on ravale sa frustration. Il regarda la vieille dame avec une certaine pitié, cherchant les mots pour ne pas l'achever sur place comme un matador face au taureau blessé. Il posa sa main avec complaisance sur le poignet de Madeleine : « elle a eu une belle vie cette petite, malgré cette naissance particulière, comme si un ange gardien avait veillé sur elle. Une sorte de bonne étoile malgré tout. Elle s'est

mariée, a eu trois enfants. Assistante sociale, elle a beaucoup œuvré pour les enfants abandonnés, et pour cause... Elle est morte d'un cancer foudroyant il y a quelques mois. Elle avait commencé à chercher ses origines au décès de ses parents adoptifs. Je l'ai aidée, et elle a été très soutenue ces derniers mois par les membres de l'ANEG<sup>9</sup>, une association qui essaie de reconstituer les histoires des enfants de la guerre et de remettre en contact familles françaises et allemandes. Il y a eu des retrouvailles magnifiques et émouvantes. Elle a pu rencontrer la famille de son père grâce à la photo que vous aviez mise dans le panier (lui était décédé à la fin de la guerre), et elle rêvait de retrouver sa mère, mais n'avait aucune information, à part quelques lettres de son père à sa famille. Dans le civil, avant guerre, il était professeur de français et avait écrit sur des cahiers d'écolier pendant toutes ces années de guerre, un trésor pour l'historien que je suis ! Vous parliez de la naïveté de votre amie, mais vous étiez loin de la vérité. Pendant la guerre, elle a aidé un réseau de résistance. Son surnom était « Blanche » peut-être en raison de son métier, dit Thomas avec un sourire. Jusque-là, je ne la connaissais que sous ce seul nom. Sa jeunesse innocente et son rôle de blanchisseuse à la Kommandantur lui ont permis d'avoir un rôle d'observatrice important : saviez-vous que le nombre de chemises lavées et repassées donnaient des indications à la résistance sur la quantité d'officiers présents et donc sur les mouvements de troupes ? Dans ses paniers de linge, elle transportait parfois des missives. J'ai trouvé des informations sur ce réseau aux archives départementales et il apparaît que ce jeune soldat était un informateur du réseau, via Blanche vraisemblablement. C'est lui qui aurait prévenu du départ imminent des Allemands et de leur projet de faire sauter tous les châteaux de Jouy. Blanche était chargée de transmettre l'information, ce qu'elle a pu faire partiellement, avant certainement d'être empêchée par ses douleurs d'accouchement. Tout se tient maintenant ! ». Thomas, tout réjoui de voir les pièces de son puzzle s'assembler, ne perçut pas le coup de massue que Madeleine venait de recevoir et continua : « Blanche, qu'est-elle devenue après tout ça, est-elle toujours de ce monde, quelle vie a-t-elle eu ? ».

Madeleine, sous le choc, restait prostrée : comment avait-elle pu être si loin de la vérité, elle qui pensait si bien connaître son amie ? Elle leva son regard vers Moi en ajoutant : « elle vient tous les jours à 14 heures dire son chapelet, dans l'espoir que

---

<sup>9</sup> Amicale Nationale des Enfants de la Guerre

son *Oskar* revienne, elle a perdu la raison la pauvre et mélange un peu tout. Elle n'a jamais su la vérité sur ce jour-là, mais j'ai toujours pensé que son inconscient l'avait travaillée. » Dans l'entretemps, un couinement de porte s'était fait entendre. Suzanne au bras de Géraldine, la précieuse auxiliaire de vie, s'approchait d'un pas chaloupé. Une relation tendre s'était nouée au fil des mois entre ces deux-là, Géraldine ne paraissant pas surprise du mélange constant présent-passé de Suzanne, qui lui parlait de ses parents décédés qu'elle verrait tout à l'heure, ou d'un château qui va sauter si elle ne fait rien, ou encore d'un homme qu'elle aime mais qui n'est pas son mari décédé dans un accident d'avion à Villacoublay il y a une quarantaine d'année. Géraldine admire Suzanne pour son calme et cette espérance que tout ira bien, malgré une vie pleine de tribulations.

Tout se passa très vite. Thomas se retourna en entendant des pas derrière lui. Suzanne l'aperçut et son visage s'éclaira d'une nouvelle jeunesse en voyant ses yeux bleus : « Oscar ! Te voilà enfin ! Tu es revenu me chercher, je savais que la Vierge m'exaucerait ! ». Thomas, ému, observa tendrement cette femme qu'il avait cherchée pendant des mois et reconnut le sourire si familier de sa propre mère dans cette grand-mère retrouvée. Suzanne était aux anges. Madeleine, dépassée, voulut gentiment la remettre dans la réalité : « Mais voyons Suzanne, tu vois bien que ce n'est pas *Oskar*, souviens-toi, il était allemand ! ». Suzanne se redressa, et avec toute sa lucidité retrouvée l'espace d'un instant, rétorqua : « Oscar ? allemand ? Pas du tout, c'est un *malgré-nous*<sup>10</sup> ! ».

\*\*\*

Les jours et les saisons de la vie se succèdent sur nos villages aux paysages bucoliques, tissant la toile de fond de notre histoire. Mais ne vous arrêtez pas aux apparences naïves de ceux que vous côtoyez, ni aux rumeurs de l'heure, la vérité est souvent ailleurs...

---

<sup>10</sup> Nom donné aux Alsaciens et Mosellans enrôlés dans l'armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale.